

Sam MIGLIORE, Mal'uocchiu. Ambiguity, Evil Eye, and the Language of Distress. Toronto, University of Toronto Press, 1997, 159 p., bibliogr., lexique, index.

Raymond Massé

Volume 23, Number 2, 1999

Soins, corps, altérité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015608ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015608ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massé, R. (1999). Review of [Sam MIGLIORE, Mal'uocchiu. Ambiguity, Evil Eye, and the Language of Distress. Toronto, University of Toronto Press, 1997, 159 p., bibliogr., lexique, index.] *Anthropologie et Sociétés*, 23(2), 157–159.
<https://doi.org/10.7202/015608ar>

cohérence de l'expérience relatée. Chaque récit fut analysé individuellement en profondeur, de même que chaque groupe de récits. Dans un chapitre de conclusion, on présente ce qui devrait nous ramener aux dimensions communes de l'expérience, mais on est alors entraîné dans une multiplicité débordante. Il faut se demander si le résultat présenté est ou non orienté par l'analyse qu'on a privilégiée (la prise en compte de récits individuels et étudiés comme tels dès le point de départ). Autrement dit, le point de vue du groupe ayant en commun une même expérience se saisit peut-être mal lorsqu'il est exploré à l'aide des préceptes de la méthode phénoménologique.

Au-delà de ces remarques, il faut souligner qu'il s'agit là d'un ouvrage important dans le domaine encore très peu exploré de l'anthropologie de la mort au Québec.

Francine Saillant
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Sam MIGLIORE, *Mal'occhio. Ambiguity, Evil Eye, and the Language of Distress*. Toronto, University of Toronto Press, 1997, 159 p., bibliogr., lexique, index.

Le courant interprétativiste-constructiviste en anthropologie de la santé s'est systématiquement attaqué aux présupposés empiristes et cognitifs qui font des symptômes des entités concrètes, parfaitement identifiables et mesurables, et des catégories diagnostiques, des entités réifiées. Une autre tendance, particulièrement dans l'analyse des désordres mentaux, fut de traiter la maladie comme un langage fondé sur l'articulation en discours individuels, dans un cadre phénoménologique, de « signes » de la maladie. Un concept clé de cette approche est celui d'idiome de détresse que Migliore, à la suite de Nichter, Kleinman et Parsons définira comme un mode d'expression qui permet aux individus de communiquer leur expérience de la souffrance (psychique, somatique, sociale) dans des formes culturellement appropriées et à travers un langage qui fait sens tant pour le malade que pour son entourage. De tels idiomes permettent de condenser et de transformer des expériences idiosyncratiques de la souffrance en abstractions, en « formes » qui permettent la communication et structurent l'intersubjectivité. Les idiomes deviennent donc des « abstractions intersubjectives ».

Les recherches menées par Migliore au cours des dernières années, et résumées dans ce livre, abordent le phénomène du mauvais œil ou *Mal'occhio* comme l'une des composantes de base du langage utilisé par les Canadiens d'origine sicilienne pour exprimer leur détresse. Dans une perspective nettement postmoderne, l'auteur insiste pour mettre en évidence la multiplicité des dimensions et des acceptations que prend ce construit culturel. Il se refuse à y voir, comme le fait une abondante littérature empiriste, un « *culture-bound syndrome* » ou une catégorie diagnostique populaire.

Il refuse de considérer le mauvais œil comme une entité catégorielle qui possède un sens bien défini dans cette population. Il repousse encore plus fortement, comme s'inscrivant dans un processus de réification d'un concept aux significations multiples, tout exercice consistant à identifier les dénominations communs aux concepts de mauvais œil décrits dans plusieurs autres populations du monde et même pour les populations de l'aire circum-méditerranéenne. Le résultat, selon lui, ne peut être qu'une « construction anthropologique »

du mauvais œil qui ferait violence à la pluralité de significations que revêt ce concept d'un contexte à l'autre, d'un récit de maladie à l'autre. Le sens du mauvais œil ne serait alors pas à trouver dans des qualités intrinsèques, partagées ou non par diverses cultures, mais dans les usages sociaux qui en sont faits. Il délaisse donc le débat, à son avis improductif, sur la nature ou même la « forme » que sous-tend le mauvais œil pour porter son attention sur les multiples usages qu'en font les Canadiens siciliens à travers ce qu'il appelle le « flux de la vie ». Plus précisément, et c'est ici que réside la contribution de son analyse, le sens profond du mauvais œil devrait être trouvé dans la tension entre la « forme » du concept et les usages qui en sont faits dans le « flux de la vie ».

Migliore s'inspire des approches postmodernistes de Wittgenstein mais surtout de l'écrivain sicilien Pirandello (1867-1936). Du premier il retiendra fondamentalement que « toute signification est dépendante du contexte ». Du second, que la vie est un flux constant caractérisé par l'ambiguïté, le vague et le changement continu. Déstabilisés par cet indéterminisme, les individus tendront à construire des *formes* c'est-à-dire des images, (abstractions, concepts) pour fixer, donner un sens aux expériences vécues. Ils élaboreront une série de « fictions » pour se représenter une réalité qui ne se laisse jamais saisir dans sa totalité. Ces fictions, issues d'un processus mental « logique » ont tendance à fixer ce qui est mouvant (les émotions, perceptions de l'expérience), dans des constructions et représentations qui évolueront tout au long du flux de la vie. Les théories, concepts et autres abstractions construites par l'anthropologue ne sont alors à ses yeux que des outils qui conduisent à des « généralisations qui génèrent leur propres *vérités* » ou à des « fictions construites à partir de nos représentations anthropologiques » (p. 6).

Ainsi, toute tentative pour définir clairement ce concept de *Mal'uocchio* ne peut, selon lui, conduire qu'à sa réification. Toute tentative pour mettre de l'ordre dans ce concept « par essence ambiguë, vague et variable » (p. 50) ne peut que transformer arbitrairement et artificiellement *Mal'uocchio* en un élément de l'épistémé sicilienne et de sa façon de gérer le mauvais sort.

L'une des contributions originales de Migliore sera, toutefois, de définir l'une des formes possibles que prend *Mal'uocchio*, soit en tant qu'« idiome d'explication », soit comme « un concept étiologique qui permet aux individus d'expliquer certains épisodes de douleur et de souffrance » (p. 55), tout en leur offrant une base pour établir un plan d'action contre l'adversité. Mais, souligne-t-il, si cet idiome prend plusieurs significations selon les circonstances et les individus, il ne peut être réduit, comme le font certains auteurs, à un simple idiome d'explication, pas plus qu'à une catégorie diagnostique ou à un mode d'expression de la détresse. Une telle position minimiserait la créativité des individus et leur capacité à attribuer une multiplicité de significations et d'utilités au *Mal'uocchio*. Il s'agit d'un concept qui prend autant de significations qu'il existe de contextes dans lesquels il est invoqué. Il montrera, études de cas à l'appui, que, par exemple, *Mal'uocchio* peut aussi représenter, pour les Siciliens du Canada, un symbole d'espoir qui ouvre la voie à de nouvelles solutions à la souffrance ou un symbole de désespoir face à des maux chroniques. Conscient des réserves de l'anthropologie critique, il illustrera que la détresse sert aussi de « commentaire moral sur la position sociale de l'individu, sur la société, sur les causes de la détresse et sur l'état de son ou ses interactions avec l'entourage. La détresse devient alors un phénomène tout autant social et interpersonnel qu'une expérience intérieure » (p. 54). D'autres Siciliens, enfin, utilisent cet idiome en tant que stratégie de gestion de leur propre réputation ou pour éviter de payer les conséquences des implications négatives de certains comportements. Cette usage du *Mal'uocchio* comme commentaire moral en fait, dans certaines circonstances, un « langage des arguments » servant à exprimer publiquement ses griefs ou récriminations.

Plusieurs auteurs ont traité la détresse psychologique comme langage à travers une grille sémiologique et interprétativiste. La contribution de Migliore aura été de mettre de l'ordre dans les multiples usages du concept d'« idiome de détresse » tout en montrant, à travers des histoires de cas d'une grande richesse ethnographique, que les multiples sens que prend cet idiome sont liés à la multiplicité de ses usages. L'ethnographie est ici, une fois n'est pas coutume, au service de la théorisation.

Raymond Massé
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Jacques DUPÂQUIER, *L'espérance de vie sans incapacités. Faits et tendances. Premières tentatives d'explications*. Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 286 p., fig., tabl., graph., illustr., bibliogr.

L'Académie Europaea et l'AFACADE (Association française des Amis de l'Academia Europaea) ont organisé en décembre 1995, à Paris, au siège de la Fédération française des sociétés d'assurances, un colloque sur *L'espérance de vie sans incapacités*. Jacques Dupâquier, de l'Institut national d'études démographiques dirige et présente ce livre tiré des Actes du colloque. Pas moins de dix-sept communications d'experts français des plus prestigieux sont ainsi rassemblées autour de quatre grands thèmes : Concepts, méthodes et sources ; Premières estimations et analyses ; Les facteurs d'évolution ; Les enjeux. Le point de vue démographique, même épidémiologique est nettement dominant. Nous regrettons l'absence de contribution anthropologique, ce qui aurait certainement permis d'effectivement procéder à des comparaisons internationales sans être limité par une simple recherche de la « mesure » satisfaisante de l'incapacité. Cette mesure est censée permettre de savoir si « les progrès de la longévité » ne vont pas s'accompagner d'un alourdissement substantiel de la demande de soins.

Jean-Marie Robine explique fort bien d'entrée de jeu que cette question concerne essentiellement les responsables des politiques de santé, alors que les indicateurs et les données disponibles sont insuffisants pour permettre de se prononcer. Mais, comme Jean-Claude Henrard le fait à la suite de cet exposé, c'est la question de la pertinence et des limites de l'épidémiologie comme moyen technocratique privilégié pour orienter et améliorer l'état de santé d'une population qu'il faut d'abord discuter. En Introduction, l'affirmation selon laquelle le vieillissement des « baby-boomers » menace nos systèmes de protection sociale fait sourire. Le système s'appuie en effet sur une pyramide des âges idéale pour la « survie » de la société occidentale ; et Xavier Gaullier — et bien d'autres — ont montré le caractère farfelu de ces craintes en cette période de transition structurelle majeure, de restructuration économique, politique, sociale et culturelle, donc d'*âges mobiles et de temps incertains*.

Michel Frossard, directeur du Centre pluridisciplinaire de gérontologie de Grenoble, préfère, en tant qu'économiste, insister sur la finalité commune des chercheurs et des professionnels de la santé et de la qualité de vie, sur la nécessaire complémentarité et collaboration entre les disciplines, tout en s'inquiétant de la « place » laissée à sa « discipline ».